

HOURCADE Nicolas

Juillet 2003

Université Victor-Segalen Bordeaux-II : doctorant en sociologie.
Ecole Centrale de Lyon : PRAG de sciences sociales à l'Ecole Centrale de Lyon.

Adresse :
Ecole Centrale de Lyon
36 avenue Guy de Collongue
69 134 Ecully.
Tél : 04 72 18 67 06
Courriel : nhourcade@club-internet.fr

**Communication présentée aux
« Premières rencontres Jeunes & Sociétés
en Europe et autour de la Méditerranée
Marseille - 22, 23 et 24 Octobre 2003 »**

Axe B : Sociabilités, institutions, engagements : les jeunes dans la société

Atelier B1 : Engagement et participation : quelles affiliations, quelles solidarités,
quelles appartenances collectives ?

**« Vivre ultra pour vivre » ?
Significations de l'engagement
dans un groupe de supporters ultras**

Résumé :

Depuis une quinzaine d'années, des groupes de supporters ultras, rassemblant essentiellement des jeunes hommes issus de milieux sociaux variés, se développent autour des clubs de football professionnels français. Leur attitude est ambivalente : ils s'impliquent fortement dans le soutien au club et sont reconnus par ses dirigeants, mais ils acceptent le recours à la violence pour défendre leur « honneur » face aux ultras adverses. Ces groupes offrent à ceux qui s'y engagent de nombreuses activités, des objectifs, des liens de solidarité et la possibilité d'être reconnu et valorisé : au-delà des relations de sociabilité qu'ils procurent, ils jouent un rôle socialisateur. Cette expérience permet de profiter de sa jeunesse, d'affirmer son autonomie et, de manière plus ou moins importante selon les individus, de construire son identité.

B1

Le supportérisme, c'est-à-dire l'action de soutenir une équipe, s'est manifesté dès les débuts du football européen. A partir des années 1960, au moment où la jeunesse se constitue en classe d'âge, de nouvelles formes de supportérisme plus intenses et plus radicales, portées essentiellement par de jeunes hommes, apparaissent en Angleterre et en Italie puis se répandent dans les pays voisins. En France, elles se développent dans la décennie 1980. Deux modèles de ce nouveau supportérisme peuvent être distingués. D'une part, celui, anglais, des groupes informels de hooligans essentiellement préoccupés par l'affrontement avec les bandes adverses et la police. D'autre part, celui, italien, des associations d'ultras s'investissant dans le soutien à l'équipe et dans la vie du club, tout en ayant parfois recours à la violence contre leurs rivaux. En France, en dehors de Paris, ceux qui se disent hooligans sont très peu nombreux. En revanche, les groupes ultras sont en pleine expansion depuis une dizaine d'années. Ils rassemblent des centaines voire des milliers de membres et supplantent généralement les groupes de supporters traditionnels à l'attitude moins extrémiste : la plupart des kops¹ sont actuellement menés par des groupes ultras. Cette communication étudie la nature de ces groupes ultras français (à partir d'une enquête menée auprès de plusieurs d'entre eux depuis 1993) et les significations des engagements individuels dans ce monde ; elle se centre ainsi sur les membres actifs (ne se contentant pas de fréquenter le kop et de considérer le groupe comme un prestataire de services) qui forment ce qu'ils appellent le « noyau » du groupe, dont les effectifs varient de quelques dizaines à deux centaines de personnes.

Qu'est-ce que le supportérisme ultra ?

Comme le qualificatif qu'ils revendiquent l'indique, les ultras cherchent à pousser le supportérisme à l'extrême : c'est-à-dire à créer la meilleure ambiance possible, à suivre leur club lors de tous les matches, à domicile comme à l'extérieur, à se comporter en fanatiques, à être l'élite des supporters. Ils sont également extrémistes dans leur conception du football : rejetant la morale du fair-play, ils le perçoivent comme un combat entre deux camps. Ils n'hésitent donc pas à insulter les adversaires et les arbitres pour favoriser leur équipe. Et ils sont prêts à en découdre physiquement avec les supporters adverses si l'« honneur » de leur club ou de leur groupe leur paraît en jeu : néanmoins, contrairement aux hooligans, ils ne recherchent pas la violence à tout prix.

Leur style de supportérisme, spectaculaire, attire l'attention. A l'entrée des joueurs, ils forment dans leur tribune, à l'aide de drapeaux, de feuilles de couleur, de fumigènes ou de bandes plastiques, des tableaux géants (représentant par exemple le blason du club ou du groupe) qu'ils appellent, à l'italienne, « tifos ». S'ils insistent sur l'hystérie, le « chaos » censés habiter leur tribune, leur comportement est rigoureusement codifié et organisé ; les meneurs, dos au terrain, coordonnent les mouvements d'ensemble. Cette organisation se retrouve dans la forme associative qu'ils adoptent, avec des adhérents payant une cotisation et des responsables élus ou désignés qui servent d'interlocuteurs aux dirigeants du club et aux médias locaux. Entre les matches, les membres actifs se retrouvent dans un bar ou dans le local du groupe (quand celui-ci en loue ou en possède un) pour préparer les tifos, acheter ou confectionner le matériel nécessaire, organiser les déplacements afin de suivre l'équipe à l'extérieur, concevoir et commander les gadgets (tee-shirts, écharpes...) frappés du nom du groupe qui seront vendus dans la tribune, produire des feuilles d'information et des fanzines, actualiser le site internet, mais aussi pour profiter de moments et de relations de sociabilité : boire, consommer de la drogue - douce généralement -, discuter, commenter l'actualité du football ou du supportérisme, jouer au baby-foot ou à des jeux vidéo, regarder la télévision...

¹Le kop (du nom d'une tribune d'un stade de Liverpool) est le secteur où se rassemblent les supporters les plus fervents.

Par leur attitude, les ultras cherchent à se distinguer du reste du public. Ils prennent ostensiblement leurs distances vis-à-vis de l'image répandue et dépréciative du supporter « beauf » et stigmatisent les « mastres », les « bouffons » qui peuplent selon eux les stades. De même qu'il est instructif pour H. Becker (2002) de demander aux étudiants en médecine ce que sont les malades qu'ils qualifient de « rosses », il est intéressant de comprendre ce que les ultras entendent par « mastre ». Le « mastre » ne s'écarte pas du stéréotype du fan, il est déguisé, il fait rire, il n'est pas assez actif dans le soutien à l'équipe, il ne participe pas correctement aux tifos, il adule les joueurs, il ne porte pas un regard critique sur le monde du football. Le « mastre » c'est l'autre, celui qui, pour l'une ou l'autre de ces raisons, n'est pas ultra. Par conséquent, pour mériter, aux yeux de ses pairs et aux siens, le qualificatif d'ultra, il ne suffit pas d'encourager au maximum son équipe. L'ultra doit aussi éviter les chants « folkloriques », il ne doit pas s'habiller de manière ridicule, il doit réfléchir à ses actes : il doit inspirer le respect, au besoin en suscitant la crainte. Surtout, les groupes doivent affirmer leur autonomie. Ils doivent concevoir et réaliser eux-mêmes leurs animations, sans aide extérieure. Ils doivent aussi affirmer leur propre point de vue par rapport aux dirigeants du club et aux joueurs, et ne pas hésiter à les critiquer : certains groupes se conçoivent comme un « contre-pouvoir » au sein du club voire comme un « syndicat » des supporters.

Les ultras se captivent au moins autant pour leur compétition entre groupes que pour la compétition sportive. Même si leur passion est double (le football et leur club d'un côté, le supportérisme et leur groupe de l'autre), ce qui les préoccupe essentiellement, c'est la force, la réputation de leur groupe : c'est le nom de celui-ci qui s'affiche sur leurs banderoles et leurs gadgets avant celui du club. Ils manifestent leur volonté d'être des acteurs à part entière du football (et donc de ne pas assister « passivement » au spectacle, de ne pas vivre leur passion par procuration), d'être reconnus et respectés par le milieu ultra comme par le monde du football. Cette description laisse voir leurs ambiguïtés et leur ambivalence. Ils veulent être sérieux et « fous furieux ». Ils insistent sur leur organisation, qui n'est pourtant pas toujours rigoureuse. Ils se présentent comme les supporters les plus fidèles, cependant ils se préoccupent souvent plus de leur groupe que de leur club et ils n'hésitent pas à s'en prendre aux joueurs en cas de mauvais résultats. Ils désirent être reconnus comme des interlocuteurs valables par les autorités sportives et les médias, mais ils craignent d'être récupérés et tiennent à demeurer « rebelles ». Alors que les hooligans assument l'étiquette de « mauvais garçons », les ultras cherchent à jouer sur plusieurs registres et à combiner des comportements valorisés socialement et d'autres qu'ils savent perçus négativement. Par conséquent, au moins parmi les ultras, il est illusoire de distinguer les « bons » des « mauvais ». Dans une large mesure, ce sont les mêmes qui, d'une part, encouragent leur équipe, mettent en place les tifos, discutent avec les dirigeants du club et les journalistes ou réalisent des actions caritatives et, d'autre part, consomment des drogues, abusent de l'alcool, introduisent des objets interdits dans les stades, insultent de manière haineuse les adversaires ou causent des incidents.

Des groupes de jeunes

Les données disponibles sur le public des stades français indiquent que, par rapport aux autres tribunes, les kops sont des secteurs juvéniles (Bromberger, 1995, 2000 ; Mignon, 1998). Les individus de 15 à 24 ans y sont majoritaires : avec ceux âgés de 25 à 35 ans, ils forment la quasi-totalité des occupants des kops. A Bordeaux, la différence est nette entre le kop du virage sud et le virage nord, plus calme : en 1995, sur 59 personnes interrogées au virage sud, 42 ont moins de 25 ans, alors qu'au virage nord, 38 spectateurs sur 58 ont plus de 25 ans (Comte, 1995). Les différences de population des tribunes ne s'expliquent donc pas seulement par le prix des places, toujours inférieur dans les virages (situés derrière les buts). L'ambiance particulière des kops et leur

image juvénile attirent les jeunes. L'atmosphère y est effervescente, à la fois festive et tendue (à cause de l'anxiété liée au résultat, de l'agressivité envers les adversaires ou de l'utilisation de fumigènes, interdits dans les stades). Le soutien à l'équipe implique une débauche d'énergie : les supporters chantent continûment, sautent sur place (et sur les autres lors des buts), frappent des mains, agitent des drapeaux, tapent sur des tambours... Par conséquent, les personnes plus âgées préfèrent généralement éviter ce secteur qui leur paraît trop agité et où beaucoup d'entre elles ne se sentent pas à leur place.

Les sociologues du supportérisme estiment que la constitution de telles tribunes juvéniles en France remonte à une vingtaine d'années. Cette évolution a sans doute été entretenue par les groupes ultras qui ont créé ou développé les kops et qui y ont attiré de nombreux jeunes. Les enquêtes montrent aussi que le public du football est plus jeune que celui d'autres sports : en moyenne, 70 % des spectateurs ont moins de 35 ans (Bromberger, 2000, p. 103). D'où l'hypothèse d'un rajeunissement de l'ensemble du public du football, qui demanderait sans doute à être mieux établie : la proportion de jeunes à avoir assisté à une rencontre sportive lors des douze derniers mois n'a guère progressé entre 1981 et 1994². L'apparition de secteurs juvéniles est peut-être simplement liée à un rassemblement des jeunes, auparavant disséminés dans le stade. Pour mieux cerner ces évolutions, il faudrait disposer de données précises sur les décennies précédentes et sur les dernières années (antérieures au Mondial 1998, en particulier) apportant notamment des indications sur la fréquence de l'assistance aux matches (qui a pu augmenter chez les jeunes).

En centrant le regard sur les membres actifs des groupes ultras, on constate qu'ils sont plus jeunes qu'adolescents : ils ont pour la plupart entre 18 et 25 ans, certains étant moins âgés et quelques anciens ayant jusqu'à 30 ou 35 ans³. Les autres groupes de supporters (à l'exception des bandes de hooligans) accueillant des personnes de tous âges, ayant pour l'essentiel entre 35 et 70 ans, les groupes ultras sont perçus comme des groupes de jeunes, d'autant qu'ils se définissent comme tels et qu'ils s'opposent explicitement aux « gamins » et aux « vieux ». Ils voient les associations traditionnelles comme un refuge de « mastres » et de « vieux » insuffisamment engagés et inféodés aux dirigeants du club. Les tensions, ou au moins les incompréhensions, entre ultras et dirigeants sont entretenues par les différences générationnelles. Souvent, les ultras se plaignent de ne pas être pris au sérieux et reprochent aux dirigeants de les considérer avec supériorité. Quant aux dirigeants, ils ont tendance à suspecter les ultras d'être des excités, n'ayant pas le sens des réalités et des responsabilités. Par ailleurs, les ultras stigmatisent les adolescents, ces « gamins » qui viennent « s'amuser dans le virage ». Ils déprécient les groupes qui accueillent trop de membres excessivement jeunes à leurs yeux. Réciproquement, ils valorisent ceux qui ont de l'expérience. Dans certains groupes, une « vieille garde » rassemble les membres de longue date (dont certains ont à peine 25 ans).

Pourtant, si presque tous les ultras sont jeunes, tous les jeunes allant régulièrement au stade ne s'engagent pas activement dans les groupes ultras. Pour cela, il faut arriver à dépasser l'image sulfureuse que le noyau possède, ce qui nécessite souvent de connaître un membre actif. Par conséquent, de nombreux jeunes se contentent d'aller dans le kop, de participer à quelques déplacements, voire d'adhérer à un groupe ultra sans s'y investir. D'autres préfèrent des secteurs plus tranquilles afin de mieux profiter du match. En revanche, très rares sont les jeunes à être actifs dans une association de supporters traditionnelle (sauf quand elle est activement impliquée dans le kop). Les quelques supporters dans ce cas rencontrés au cours de notre enquête (parmi lesquels une

²34 % des 15-24 ans en 1981, 36 % des 15-25 ans en 1994 (Galland, 2001a, p. 228).

³On trouvera des données et des analyses sur les ultras français dans : Bromberger (1995, 1998, 2000), Mignon (1998a), Demazière (1998), Hourcade (1998), Bodin (1999).

part importante de filles) reprochent aux ultras d'être trop virulents, trop critiques envers le club et trop sectaires : c'est-à-dire de n'être ouverts qu'à ceux qui sont comme eux, ce qui exclut les personnes plus âgées et les plus jeunes des adolescents (au contraire, ces supporters disent apprécier l'hétérogénéité générationnelle de leur groupe) ainsi que ceux qui ne se comportent pas comme eux.

La pratique ultra se développe à une époque où, entre l'adolescence et l'âge adulte, la jeunesse s'allonge (du fait du report des étapes d'entrée dans la vie adulte et de la déconnexion du franchissement de ces différentes étapes) et concerne un nombre croissant d'individus issus de tous les milieux sociaux. Cette période est marquée par l'incertitude et la définition problématique de l'identité individuelle et sociale, mais aussi par la possibilité de profiter de la jeunesse et de multiplier les expériences, dans la mesure où les jeunes disposent d'une certaine autonomie par rapport à leurs parents (même s'ils demeurent partiellement dépendants d'eux) et ne sont pas encore bridés par des engagements familiaux et professionnels contraignants (Galland, 2001a). S'impliquer dans un groupe ultra permet justement d'occuper son temps libre (plus ou moins choisi), de vivre pleinement sa jeunesse, d'affirmer son autonomie, sa maturité et, pour les garçons (qui y sont dominants par leur nombre - ils forment au minimum 80 % des effectifs - et par la prééminence des valeurs viriles), sa masculinité. Être ultra c'est appartenir à un groupe d'amis avec lesquels faire la fête, partir à l'aventure lors des déplacements, vivre des émotions fortes et des situations risquées. Le groupe offre des activités, des objectifs, des réalisations à accomplir, et il leur donne un sens : il propose un cadre d'action et construit une cause à défendre (Mignon, 1998b). Certains groupes étendent même (de manière plus ou moins incantatoire) la signification de leur action au-delà des mondes du supportérisme et du football, en affirmant défendre une identité locale ou nationale ou en menant des actions contre le racisme. De plus, cet engagement dans le monde ultra fournit l'opportunité d'être reconnu par ses pairs, d'obtenir des responsabilités et d'y faire carrière. Ainsi, ce monde permet de s'affirmer et de construire positivement son identité personnelle.

Nature du mouvement et des groupes

Les ultras (comme les acteurs du punk ou de la techno) estiment qu'ils forment un « mouvement ». Ils expriment ainsi leur sentiment, corroboré par notre enquête, d'appartenir, quels que soient leur club et leur groupe, à un même monde, avec ses pratiques, ses valeurs, ses règles, ses centres d'intérêt, ses problèmes, ses interlocuteurs extérieurs, son histoire, ses réseaux et ses médias (fanzines, magazines, sites internet). Cependant, malgré ces expériences et références communes, des différences existent entre groupes. Parce que le contexte local (l'importance du club et la personnalité de ses dirigeants, la taille de l'agglomération, le nombre et les effectifs des groupes de supporters...) a une influence. Et parce qu'il existe différentes manières d'être ultra : les principes, évoqués plus haut, sur lesquels les ultras tendent à s'accorder peuvent être diversement interprétés et même contradictoires entre eux, ce qui provoque de vifs débats. Par conséquent, le terme de mouvement est particulièrement approprié. D'une part, il souligne le caractère évolutif des pratiques ultras. D'autre part, il laisse entendre l'unité et la diversité de ce monde⁴. Ce mouvement est structuré avant tout par la participation à une même compétition. Les rivalités entre groupes, y compris quand ils soutiennent un même club, sont fortes. Par conséquent, la conscience d'avoir des intérêts similaires entretient quelques jumelages entre groupes et des amitiés individuelles entre ultras rivaux mais débouche difficilement sur des actions communes à l'ensemble du mouvement. Pourtant,

⁴A. Roversi et C. Balestri (2002, p. 229) estiment que le monde ultra correspond bien au concept de mouvement défini par A. Melucci : un phénomène collectif ayant une certaine unité mais contenant des significations, des formes d'action et des modes d'organisation divers.

l'idée d'agir au niveau national et pas seulement local (où, déjà, la collaboration est loin d'être toujours aisée) fait son chemin : les premières initiatives collectives ont vu le jour en 2002-2003 (de nombreux groupes ont signé un texte et exposé des banderoles dénonçant la répression dont ils s'estiment victimes).

A l'intérieur de chaque groupe, la solidarité constitue une valeur essentielle. Les membres actifs parlent souvent de « famille » voire de « clan » à propos du noyau. Cette rhétorique est significative. La création de liens amicaux étroits, la cohésion et l'unité du groupe sont valorisées et favorisées par les nombreuses expériences communes. Les bagarres sont des moments importants (bien que rares) parce qu'elles sont l'occasion d'éprouver la capacité du groupe à faire corps. Le décès d'un membre suite à un accident ou une maladie donne lieu à des célébrations emphatiques (ce qui ne signifie pas qu'elles ne sont pas sincères). Des photos de l'ensemble des membres actifs (se tenant souvent par les épaules) témoignent de l'homogénéité du groupe. Pour l'essentiel, les liens entre individus ne préexistent pas à l'entrée dans le noyau. Celle-ci peut être facilitée par la connaissance préalable d'un membre actif ou par le fait de s'intégrer à plusieurs (deux ou trois amis, par exemple) ; cependant, ces liens sont vite dépassés par ceux créés au sein du groupe lequel rassemble des individus issus de quartiers et d'horizons sociaux divers.

Cela dit, la vie des groupes est également faite de tensions et de conflits plus ou moins larvés entre individus ou entre sous-groupes, du fait de divergences quant aux orientations à donner au groupe mais aussi d'inimitiés ou de rivalités personnelles (éventuellement dans la lutte pour le leadership). Ces tensions sont d'autant plus fortes et mal vécues que les membres se côtoient très souvent et que l'idéologie de solidarité est vivace. Même en l'absence de problèmes, les relations peuvent être, malgré leur fréquence, superficielles : « il y en a que je connais depuis des années et je n'ai jamais vraiment discuté avec eux, je ne sais rien de leur vie » admet un ultra bordelais. Si les relations entre l'ensemble des membres actifs ne correspondent pas entièrement à l'idéologie affichée, certains liens sont indéniablement puissants ; cependant, ils se limitent à des sous-groupes d'amis qui partagent de nombreuses expériences au sein du groupe comme en dehors.

La rhétorique de la famille révèle aussi d'autres phénomènes. D'une part, l'existence de chefs : par leur charisme, leur ancienneté, leur capacité à rassembler ou la crainte qu'ils inspirent, les meneurs servent de modèles et imposent leur marque sur les actions du groupe. D'autre part, le corollaire de l'idéologie de la cohésion interne est une fermeture, plus ou moins nette, envers l'extérieur (qui rend délicate l'expression d'une solidarité entre groupes). C'est-à-dire que l'unité du groupe se construit par l'opposition commune aux « mastres », aux autres groupes ou aux dirigeants du football, qu'une frontière est posée entre ceux qui sont de la famille et ceux qui n'en sont pas (par exemple, « le linge sale se lave en famille »), et que les groupes sont souvent peu réceptifs aux points de vue différents. Cette tendance à la fermeture sur soi est contrebalancée par la nécessité d'accueillir de nouveaux membres et de communiquer sur les actions et les prises de position du groupe. Selon les arbitrages effectués, certains groupes sont plus fermés que d'autres.

Incontestablement, le groupe et le mouvement modèlent les actions individuelles. La distance critique à l'égard des positions du groupe (ou du sous-groupe en cas de conflit interne) ainsi que la distance au rôle d'ultra, variables d'un individu à l'autre, ne sont globalement pas très élevées. Beaucoup suivent scrupuleusement les préceptes de la « mentalité ultra ». Plusieurs ultras nous ont d'ailleurs affirmé que leur groupe s'apparentait à une « secte ». Pourtant, l'individu ne disparaît jamais derrière le groupe. Tous ne sont pas passionnés de la même manière par chacune des multiples dimensions de la pratique ultra (la fête, la formation d'une bande, les déplacements, la gestion d'une association, la création de tifos, l'organisation d'actions sociales, la violence, l'affirmation d'une identité locale, l'expression d'un esprit contestataire, les relations avec les autres supporters, les dirigeants ou les

journalistes...). Chacun a ses centres d'intérêt, sa manière de s'investir. Par conséquent, chacun a sa place particulière dans le groupe (avec éventuellement des responsabilités précises) et est connu en fonction de caractéristiques personnelles. Le fait que des voix s'élèvent régulièrement pour regretter que les membres fassent passer leurs intérêts personnels avant ceux du groupe prouve qu'une telle attitude est répandue. Quant au coût d'une modération de l'implication ou d'une sortie du groupe, il existe mais il est loin d'être aussi élevé que ce que suppose l'idée de secte. Les groupes ultras ont cette particularité de promouvoir un fort esprit de groupe et un certain conformisme interne tout en permettant des parcours individualisés en leur sein.

Une expérience aux significations diverses

La manière dont l'expérience d'ultra participe à la construction identitaire est fonction des modes d'investissement dans ce monde. Parmi les membres actifs, deux types d'engagement peuvent être distingués (les comportements observés se situant entre ces deux extrêmes). Premier type : l'engagement dans un groupe ultra est important mais pas exclusif. Ces individus consacrent beaucoup de temps à leur passion pour le monde ultra, mais ils tiennent à en conserver suffisamment pour pouvoir s'investir dans d'autres domaines (les études, le travail, les relations amoureuses, le sport, des loisirs...). Le milieu ultra constitue pour eux un lieu d'épanouissement parmi d'autres : ils soulignent qu'ils ont d'autres préoccupations, qu'ils n'ont « pas que ça dans la vie ». Second type : l'activité d'ultra est centrale, prioritaire par rapport aux autres activités. Ceux qui adoptent cette position se valorisent essentiellement dans le monde ultra : ils ont peu d'amis et de loisirs extérieurs à lui, ils s'investissent peu dans leurs études ou leur travail ou sont au chômage. Ils appliquent le slogan « vivre ultra pour vivre ». Une étude menée auprès des ultras bordelais en 1993-1994 montrait que, au sein du noyau, le premier type était le plus répandu. Depuis, la pratique ultra est devenue envahissante, à Bordeaux comme ailleurs : des déplacements sont organisés pour tous les matches à l'extérieur, le local du groupe est souvent ouvert et la présence des membres y est vivement souhaitée. Le groupe étant de plus en plus exigeant envers ses membres, il est désormais difficile d'adopter le premier type d'engagement tout en étant fortement investi. Les responsables sont plutôt proches du second type et consacrent une part primordiale de leur vie au groupe.

La durée de l'engagement et le déroulement de la carrière d'ultra sont également divers. Généralement cette pratique est découverte à l'adolescence. L'intensité de l'engagement s'accroît progressivement avec l'augmentation des activités (notamment des déplacements) et le côtoiement plus fréquent du noyau. Cet engagement est à son maximum pendant la jeunesse. Puis, avec l'entrée dans la vie familiale et professionnelle, il décroît. Ce schéma classique demande cependant à être nuancé. Ces différentes phases durent plus ou moins longtemps. Surtout, la carrière n'est pas toujours aussi linéaire, parce que l'entrée dans la vie adulte se fait rarement de manière linéaire. Certains s'engagent dans le groupe, puis se désengagent et se réengagent en fonction des vicissitudes de leur existence. Nombreux sont les exemples d'ultras redevenant actifs après une rupture amoureuse ou la perte d'un travail. L'implication dans le monde ultra est nettement liée aux engagements dans les autres sphères sociales. Les modalités du désengagement sont elles aussi variées. Certains quittent définitivement le groupe et fréquentent un autre secteur du stade ou cessent d'y aller. D'autres limitent leur engagement mais continuent d'être dans le kop aux côtés des membres actifs voire d'effectuer quelques déplacements. Ce second choix est souvent significatif : il marque le désir de connaître d'autres expériences et de s'« installer » dans la vie (d'où la modération de la pratique ultra) sans rompre complètement avec la jeunesse. Comme le souligne F. de Singly (2000), le statut d'« adulte » n'est pas forcément recherché. D'anciens membres actifs expliquent qu'ils refusent de devenir « vieux », avec ce que cela suppose de routine et d'ennui, et qu'ils trouvent

important de «rester jeune dans sa tête ». Continuer à fréquenter le kop est un moyen de prouver (avant tout à eux-mêmes) qu'ils ont encore de la vitalité, de la passion, qu'ils ne sont pas complètement «rangés ». Si la pratique ultra est une parenthèse bien circonscrite dans la vie de certains, elle constitue pour d'autres une expérience durable (même si, les années passant, elle est accomplie à temps partiel) : ces derniers alternent volontairement, selon les moments et les lieux, les modes de comportement, agissant tantôt en « adulte », tantôt en « jeune ».

Les ultras affirment souvent que les membres de leur groupe viennent de toutes les couches sociales. Ils cherchent ainsi à contredire les préjugés qui s'attachent à eux puisqu'ils sont souvent considérés comme des marginaux ou des individus de milieu défavorisé. Les enquêtes menées en France confirment, dans une certaine mesure, cette idéologie. Elles mettent clairement en évidence une hétérogénéité sociale au sein du noyau, dont le profil social correspond grosso modo à celui de l'ensemble de la population du même âge. Cela dit, nos enquêtes tendent à montrer que les membres actifs sont essentiellement issus des catégories populaires et moyennes. Les jeunes des classes supérieures sont sous-représentés, comme ceux rencontrant de grandes difficultés sociales (être ultra suppose d'avoir un minimum d'argent et de s'investir avec régularité). De plus, l'intensification de la pratique semble modifier le recrutement social des groupes. A Bordeaux, parmi les membres les plus impliqués du noyau, ils sont désormais plus nombreux qu'il y a une dizaine d'années à être sans emploi, à vivre de petits boulots, à avoir eu une scolarité courte ou à peu s'investir dans leurs études. En revanche, le profil des membres un peu moins engagés n'a pas changé.

L'assistance aux matches de football étant un loisir très répandu, des jeunes d'origines diverses ont l'opportunité de découvrir et d'apprendre à apprécier le modèle ultra. La multiplicité des activités proposées favorise un recrutement social large. Des jeunes différents peuvent trouver dans cette pratique des satisfactions différentes. Les divergences dans les carrières et dans les aspects privilégiés de la pratique paraissent en partie liées au milieu social et surtout au type de formation et au niveau de diplôme. Par exemple, plus l'individu suit un cursus scolaire long et valorisé (certains finissent par obtenir une maîtrise dont ils ont beaucoup de mal à tirer parti), plus il répugne à s'engager exclusivement dans le monde ultra et plus il fait preuve de distance critique vis-à-vis de celui-ci ; cette hypothèse classique semble confirmée par notre enquête. Autre exemple : dans le kop, il est possible de goûter à la violence. Pourtant, les manières d'être violent peuvent varier en fonction de la nature de l'insertion sociale, comme l'a montré M. Comeron pour les hooligans de Liège (Govaert et Comeron, 1995).

Ainsi, les groupes ultras permettent à des jeunes de tous horizons⁵ de partager des activités et des centres d'intérêt. Pour autant les différences sociales ne disparaissent pas complètement ; évidemment, l'expérience d'ultra n'a pas la même signification pour un jeune des classes moyennes-supérieures réussissant ses études à qui elle permet de profiter de sa jeunesse et de diversifier ses expériences, et pour un jeune d'origine populaire enchaînant les emplois précaires qui y trouve la possibilité d'occuper son temps libre et de s'investir positivement dans un projet collectif. Cela dit, le brassage social, valorisé par les ultras, l'emporte sur les différences, qui s'expriment de manière fine. Des ultras très éloignés socialement peuvent se retrouver sur les mêmes positions et avoir les mêmes aspirations. Par ailleurs, dans ce milieu, les valeurs populaires (notamment dans la conception de la masculinité) ont tendance à être dominantes.

Des institutions juvéniles ?

⁵Cependant, les ultras sont essentiellement des Blancs. A l'exception de certains groupes marseillais et parisiens, les jeunes d'origine étrangère sont peu présents, sans doute parce que les ultras ont une image, souvent infondée, d'extrême droite (Hourcade, 2000).

Au-delà de la sociabilité qu'ils procurent, les groupes ultras ont une action socialisatrice. Au contact des plus anciens, les nouveaux apprennent et intériorisent les manières de faire et de penser de ce milieu. Ils sont amenés à respecter des règles, à participer à des actions collectives, à assumer des responsabilités, à atteindre des objectifs. Même si dix à quinze ans peuvent séparer les plus jeunes des plus âgés, cette socialisation se fait entre individus se considérant comme pairs (d'ailleurs la prééminence des anciens est parfois remise en cause). Un groupe ultra constitue ce que L. Rouleau-Berger (1993) appelle un « espace intermédiaire » (de « création culturelle » en l'occurrence) où des jeunes forment un réseau de pairs qui les préserve des difficultés rencontrées dans le monde extérieur et qui leur permet de réaliser des projets partagés et de consolider leurs identités individuelles et collectives. Leur jeunesse se marque ainsi plus par une quête d'autonomie que par une prétendue irresponsabilité (Galland, 2001b) : s'ils s'autorisent des débordements (il faut en profiter « tant qu'il est temps ») et tendent à s'opposer systématiquement aux institutions auxquelles ils sont confrontés, leur comportement se caractérise surtout par la volonté de prouver leur capacité à réaliser des projets et à assumer des responsabilités.

Selon C. Bromberger (1995, p. 243), les associations structurées d'ultras constituent des institutions juvéniles en phase avec les modes dominants de sociabilité avec lesquels les bandes de hooligans, refusant toute forme institutionnelle d'organisation, sont en rupture. Une telle analyse tend à minimiser les comportements déviants des groupes ultras et la position « contre-culturelle » qu'ils mettent en avant et donc à gommer leur ambivalence. Ces associations sont dirigées par un noyau fonctionnant comme une bande ; la logique affichée d'une association grand public (sur laquelle C. Bromberger insiste) ne correspond pas toujours à celle d'une bande se concevant comme une élite radicale. Les groupes ultras sont à la fois en rupture (même s'ils le sont effectivement moins que les bandes de hooligans) et en phase avec les normes sociales et les modes dominants d'organisation. Ils attirent des jeunes qui ne les auraient probablement pas rejoints s'ils paraissaient plus « respectables ». Par conséquent, les groupes ultras sont plutôt des « institutions bâtarde », selon l'expression suggestive d'E. Hughes (1996). Cependant, le terme d'institution étant alors pris dans un sens large, il convient sans doute mieux d'affirmer que ces entreprises collectives se développent dans un contexte de déclin des institutions traditionnelles (Dubet, 2002) et de distance des jeunes vis-à-vis de celles-ci et qu'elles assurent (comme les bandes américaines des années vingt étudiées par F. Thrasher (1963)) des fonctions d'organisation et d'intégration sociales⁶. Cette intégration dans le monde ultra peut aussi bien freiner que favoriser l'intégration dans les autres mondes sociaux. Elle risque d'enfermer l'individu dans un monde à la logique particulière et de l'amener à délaisser tout autre engagement. Coûteuse en temps, elle rend difficile la poursuite d'études, l'obtention d'un travail apprécié et stable, et la formation d'un couple (sauf si le conjoint est également passionné par le mouvement ultra). Elle occasionne parfois des poursuites judiciaires. Mais elle offre aussi la possibilité de se réaliser, d'accroître sa confiance en soi, d'acquérir des compétences, de nouer des relations de solidarité (permettant dans certains cas de trouver un emploi) et de forger son identité.

Contrairement à ce que prétendent certains commentateurs, reprenant de manière simpliste l'idée de « tribu » popularisée par M. Maffesoli (1988), les groupes ultras sont bien plus modernes que « barbares » ou « archaïques ». En effet, ces groupes sont fondés sur des goûts communs et une adhésion volontaire. Cette affiliation, non exclusive, est choisie et réversible : elle n'est pas assignée.

⁶On suivra donc plus volontiers C. Bromberger quand il qualifie les groupes ultras de « bacheleries » (du nom des groupes de jeunes célibataires masculins de « l'ancienne France ») où « s'expérimentent, de façon tâtonnante et marginale, des formes de socialisation qui étaient naguère prises en charge par les grands appareils (religieux, politiques, syndicaux...) sous la houlette d'adultes » (1998, p. 119).

De plus, comme A. Ehrenberg (1991) l'a montré pour l'ensemble des supporters extrêmes, les ultras ont intériorisé l'impératif moderne d'être soi, d'être l'acteur de sa propre vie, d'être visible et performant. Les ultras correspondent à la figure de l'« innovateur » dégagée par R. Merton (1997) (et sous-jacente dans l'analyse d'A. Ehrenberg) : ils ont intégré les « objectifs culturels » de la société mais ils les atteignent en s'investissant dans un monde socialement peu légitime et en transgressant certaines normes dominantes. Leur ambivalence se retrouve dans leur oscillation entre, d'une part, une tendance à se replier sur leur monde du supportérisme et à se couper de l'extérieur et, d'autre part, une volonté d'intervenir de manière critique, en tant qu'acteurs, dans le monde du football et de s'investir dans des actions sociales variées (aide aux démunis ou aux malades, lutte contre le racisme ou pour la légalisation du cannabis...).

Bibliographie :

- Becker H. S., *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte, 2002.
- Bodin D., *Hooliganisme, vérités et mensonges*, Paris, ESF, 1999.
- Bromberger C. (avec Hayot A. et Mariottini J.-M.), *Le match de football*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995.
- Bromberger C., *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, 1998.
- Bromberger C., «Le sport et ses publics », in P. Arnaud (dir.), *Le sport en France*, Paris, La documentation française, 2000.
- Comte O., *Les Girondins de Bordeaux changent de couleurs*, mémoire pour le DUT « techniques de commercialisation » sous la direction d'A. Delpérier, Université Bordeaux-I, 1995.
- Demazière D. (dir.), Carpentier-Bogaert C., Maerten Y., Nuytens W., Roquet P., *Le peuple des tribunes*, Béthune, Musée d'ethnologie régionale, 1998.
- Dubet F., *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.
- Ehrenberg A., *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- Galland O., *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2001a.
- Galland O., « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, t. 42, 2001b.
- Govaert S. et Comeron M., *Foot et violence*, Bruxelles, De Boeck Université, 1995.
- Hourcade N., « La France des 'ultras' », *Sociétés et représentations*, n° 7, 1998.
- Hourcade N., « L'engagement politique des supporters 'ultras' français », *Politix*, n° 50, 2000.
- Hughes E. C., *Le regard sociologique*, Paris, EHESS, 1996.
- Maffesoli M., *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988.
- Merton R. K., «Structure sociale, anomie et déviance », in *Eléments de théorie et de méthode sociologiques*, Paris, Armand Colin, 1997.
- Mignon P., *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998a.
- Mignon P., « Faire corps : supporters ultras et hooligans dans les stades de football », *Communications*, n° 67, 1998b.
- Rouleau-Berger L., « La construction sociale des espaces intermédiaires », *Sociétés contemporaines*, n° 14/15, 1993.
- Roversi A. et Balestri C., « Italian ultras today : change or decline ? » in E. Dunning et alii, *Fighting fans*, Dublin, University College Dublin Press, 2002.
- Singly F. de, « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et politiques*, n° 43, 2000.
- Thrasher F., *The gang*, Chicago, University of Chicago Press, 1963.